

IOANA BICAN

MICRORESISTANCES ET AUTRES BRACONNAGES

« Prends soin de toi. »
Sophie Calle

Archiver – et après ?

Les considérations qui suivent sont nées, d'une part, de l'expérience d'une aventure dans un fonds d'archives personnelles (devenues publiques après 2000), appartenant à une famille d'intellectuels et universitaires roumains ayant vécu pendant la dictature communiste. Dumitru Popovici (1902–1952), sa fille Ioana Em. Petrescu (1941–1990) et son gendre Liviu Petrescu (1941–1999) ont enseigné, tous les trois, la littérature roumaine, respectivement la littérature comparée à l'université de Cluj, chacun étant parmi les plus prestigieux spécialistes roumains des études littéraires modernes, de la deuxième moitié du dernier siècle. Mais, au-delà de leurs écrits (je coordonne moi-même la réédition de l'œuvre de Ioana Em. Petrescu, depuis 2005), ces archives nous ont révélé d'innombrables autres sujets de réflexion, concernant la vie quotidienne, la vie intellectuelle et la circulation des idées, pendant le communisme roumain. D'autre part, ce qui suit a à faire avec une insatisfaction (non seulement d'ordre personnel) quant à la façon dont l'historiographie du communisme et les « études des mémoires » focalisant sur cette période cherchent à métaboliser les histoires d'un quotidien aux apparences non-héroïques, avec une anecdotique en mineur : en fait, plus le temps nous sépare de la chute des dictatures communistes en Europe Centrale et Orientale, moins il me semble que la narration majeure ayant comme objet « comment avons-nous survécu à l'horreur ? » est capable de proposer une perspective inclusive en regard à tout cela. Les archives dont il est question – et qui contiennent des objets d'étude plutôt singuliers et difficiles à appréhender – devraient lancer, soutenir et substantier des débats capables de déplacer l'accent au-delà des « histoires de Résistance » (peu nombreuses, exemplaires dans leurs éclats héroïques etc.). Les contenus d'archives pareilles témoignent – avec un concept proposé jadis par Michel de Certeau, et que je veux mettre à l'épreuve dans ce qui suit – des « microrésistances », celles qui « fondent à leur tour des microlibertés, mobilisent des ressources insoupçonnées, cachées chez les gens ordinaires et par là déplacent les frontières véritables de l'empire des pouvoirs sur la foule anonyme »¹. Car, dans ces archives, on trouve les textes marginaux des œuvres (de leurs anciens propriétaires), les bribes, fragments et autres écrits qui avaient accompagné les œuvres, tout en ne confluant pas dans le corps (majeur) de ces dernières. Une foule

¹ Luce Giard, « Histoire d'une recherche », in Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990, p. XIII.

de textes, toute une plage (de sable fin...) de notations et documents mineurs, capables de reconstruire ce qui échappe à la narration majeure – et ce qui avait servi, au jour le jour, à une opposition non-héroïque aux impositions du discours du Pouvoir.

Il m'est clair que la situation de l'archive Popovici – Petrescu est exemplaire pour un phénomène qui deviendra de plus en plus fréquent dans les bibliothèques publiques roumaines : vers des institutions pareilles vont s'orienter (sous différentes formes : donations, absence d'héritiers etc.) des bibliothèques et archives privées constituées pendant le communisme. D'une part, certes, le matériel des archives personnelles respectives aura sa valeur intrinsèque. Mais, en historien de la littérature, il me semble important de réaliser l'horizon ouvert par des fonds pareils pour une recherche d'histoire des idées. Il s'agirait d'une recherche sur les conditions et les documents (des plus concrets, dans leur « pauvreté ») de notre « résistance par la culture », qui s'est contentée jusqu'ici à des approximations plutôt métaphoriques, mais qui peut devenir beaucoup plus crédible si elle s'appuie à de semblables preuves documentaires. J'identifie ici l'urgence d'élaborer des codes de « bonnes pratiques » concernant la préservation et la restitution éditoriale de ces fonds à valeur patrimoniale, comme autant de documents historiques d'une époque révolue – et de mémoire difficile. Je me suis demandée – et j'ai posé la question – si on trouve dans d'autres espaces culturels postcommunistes, des études semblables ? Je n'ai reçu que des réponses négatives. Mais des études pareilles sont plus que nécessaires. Elles s'inscriraient aussi dans l'anthropologie de la lecture, un autre domaine d'actualité des études littéraires. Elles pourraient prouver « sur les pages des livres », donc « sur des textes », comment circulaient des idées dans le communisme roumain (et est-européen) – moins clos que le voulait le Pouvoir, moins libre que dans le monde libre.

Elles pourraient nous aider à établir l'histoire de la « résistance par la lecture » : nous aurons des arguments pour démontrer comment et pourquoi nous « étions au courant », nous « étions préparés » à communiquer avec le monde libre. Nous allons pouvoir mieux comprendre comment et pourquoi le tableau de la circulation des idées (littéraires et autres, car jamais une « idée » n'est seulement « littéraire ») dans un pays du camp socialiste n'était pas composé de couleurs claires (« accès permis / accès défendu »), sinon d'énormes zones grises, où la négociation avec le Pouvoir allait de pair avec la subversion du même Pouvoir. Les bibliothèques privées des archives familiales, comme celle que j'étudie, documentent (pour une période tragique de l'histoire récente) la construction de l'expérience de lecture comme univers compensatif et ressource éthique. Les traces palpables de la lecture, des notes sur les pages des livres, dans les fiches substantielles de lecture, témoignent de la capacité mobilisatrice de la lecture – comme une ancre de l'existence ordinaire, comme un univers compensatif par rapport au quotidien, mais aussi comme ressource pour la résistance psychologique dans l'univers clos quotidien. La conservation adéquate et l'étude professionnelle

des palimpsestes de ces bibliothèques révèlent les modes par lesquels le livre (et des livres officiellement interdits, surtout...) pouvait in-former, à la longue, des perspectives existentielles. L'exemple qui me vient à l'esprit est celui de la passion avec laquelle Ioana Em. Petrescu, jeune assistante universitaire, lisait Sartre et, parallèlement, influencée par la lecture, se construisait soi-même, dans les lettres qu'elle envoyait à son jeune mari². Si nous admettons que toute lecture a une orientation existentielle³, alors il nous faudra reconnaître à ces bibliothèques, devenues documents d'archives, le mérite de restituer le sentiment de la limite historique imposée, que le sujet-lecteur vivait au moment de ses lectures. Et les chercheurs qui s'intéresseront à un sujet pareil deviendront, inévitablement, les sujets d'une lecture au deuxième degré, pour la restitution de laquelle nous allons devoir trouver des solutions d'édition philologique efficaces. De pareils exemples (il y en a des centaines, j'en suis persuadée) montre quel est le genre de difficultés (conceptuelles, méthodologiques et autres) rencontrées par tout effort de convertir en discours historiographique l'histoire fantastique et accidentée des décennies communistes de la culture roumaine...

Une collection de murmures

Il y a d'innombrables objets (dont pourraient profiter de pareilles études sur la vie quotidienne au temps des communistes) « dans les textes ». Les archives privées, comme celles que j'étudie, regorgent de pareils objets, mais ceux-ci sont menacés de demeurer invisibles au discours historiographique dominant, car ils échappent à la force constructive de ce dernier, par leur « humilité », par leur évidence même (« on ne va pas parler de ça ? »), par leur incapacité de soutenir une vision héroïque du passé.

C'est autant d'objets secondaires de la vie spirituelle, mais je suis persuadée que, avant toute autre caractéristique, c'est leur *secondarité* qui trompe notre regard. Et qu'ils sont, en tant que témoins de l'époque, tout aussi nécessaires que les objets les plus visibles, les plus « imposants », sur lesquels l'histoire du communisme s'est concentrée. Je rejoins ma voix au plaidoyer que lançait, par exemple, Alan Humerose, dans son volume vertigineux sur les archives des musées – et leurs richissimes dépôts invisibles. Il y constatait que, face à la gloire des musées de notre temps, « ...en revanche, nous n'avons aucun vestige des petits riens qui font la vie et parfois l'origine des grandes décisions ou le hasard des découvertes. Or il manque encore et partout : une réserve de soupirs et de souffles retenus, une collection de regards en coin, un ensemble de rages et de colères, un

² Mirela Tomoiagă, *O poetică a corespondenței intime în literatura română a sec. al XX-lea* [Une poétique de la correspondance intime dans la littérature roumaine du XXe siècle], Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2012, pp. 214-296.

³ Marielle Macé, « Disponibilités littéraires : la lecture comme usage », *Littérature*, 2009, 155, p. 5.

autre d'hésitations et de soubresauts, une collection de murmures, une réserve de coups de rouge, un stock de pas de course, un entrepôt de rêves, une collection de bonheurs éclatants, un tas de coups de fil, une collection de brossage de dents et de douches, une autre de démangeaisons, un fonds de baisers, une réserve de morves, une de malaises et de jubilations, un magasin de reflets, une collection d'aubes et de crépuscules, un dépôt de touches et de repentirs, une collection des ainsi-de-suite, une réserve de mots qui auraient pu être dits, une accumulation de prévisions, un stock de sauts, une réserve de rougeurs timides, une collection de verrues et de furoncles, une de réminiscences, un débarras de clins d'œil au bal, une réserve d'eau croupie, une collection de rots et de vesses et une de fous rires, une cargaison de choses qui manquent, un lot d'interstices, ou encore, plus fondamentale, une collection des quatre éléments, le feu, la terre, l'air et l'eau et avec cela, en annexe, des réserves de flammes, d'éboulis, de vents et de vagues »⁴.

La secondarité de pareils objets d'archives est trompeuse. La liste, mi-figue, mi-raisin, dressée par Alain Humérose, illustre une idée fondamentale des études entreprises par Michel de Certeau sur la vie quotidienne, dans les années 70 du siècle passé. Lui aussi y entendait s'interroger sur les « styles de vie » (les appelant « modes de vivre ») qui tissent le quotidien et qui subvertissent, ce faisant, tout discours historiographique majeur. Ces objets composent le quotidien, une évidence que de Certeau voulait dénoncer ... comme évidence, en soulignant le fait que « la culture ordinaire cache une diversité fondamentale des situations, des intérêts et des contextes, sous la répétition apparente des objets dont elle se sert. [...] Nous connaissons mal les types d'opérations en jeu dans les pratiques ordinaires, leurs registres et leurs combinaisons, parce que nos instruments d'analyse, de modélisation et de formalisation ont été construits pour d'autres objets et avec d'autres visées »⁵. Dans son étude fondamentale sur *L'invention du quotidien*, donc, Michel de Certeau s'engageait à pourvoir des concepts et des méthodes adaptés à ces objets « composant le quotidien », observant que, même après la parution des études séminales de Michel Foucault, « Nos catégories de savoir sont encore trop rustiques et nos modèles d'analyse trop peu élaborées pour nous permettre de penser le foisonnement inventif des pratiques quotidiennes »⁶. Tout en participant (en contre-emploi, je dirais) au projet foucauldien d'une histoire générale, Michel de Certeau entendait peaufiner des outils capables d'appréhender ce qui échappe à toute tentative de restituer la forme synthétique d'une civilisation, d'une époque ou bien d'une vie (« au temps de... ») : décalages, subversions, évidences mineures, temporalités différentes, séries secondaires, sa liste semble,

⁴ Alan Humérose, « Dock en stock », in Alan Humérose, *Le vertige des réserves*, Nyon, Glénat, 2007, p. 208.

⁵ Michel de Certeau, Luce Giard, « Envoi », in Michel de Certeau, Luce Giard, *L'invention du quotidien, 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 360-361.

⁶ *Ibidem*, p. 361.

comme l'énumération de Humeroze citée auparavant, bel et bien infinie. Mais sa position théorique n'en perd pas, pour autant, sa substance.

Il est peut-être temps de relire ses propos conceptuels afin de mieux saisir ces nouveaux objets (singuliers...) de l'histoire récente, que nous offrent les archives personnelles.

Le concept de Michel de Certeau le plus important pour mon propos est, par conséquent, celui de « microrésistance », dont lui, il poursuit les objectivations au niveau de la vie quotidienne en France urbaine, aux temps de Mitterrand. Il en conclut que « les mécanismes de résistance sont les mêmes d'une époque à l'autre, d'un ordre à l'autre, car la même répartition inégale des forces subsiste et les mêmes procédures de détournement servent au faible d'ultimes recours, comme autant de parades et de ruses venues d'immémoriales intelligences, enracinées dans le passé de l'espèce... »⁷. Déboucher sur l'anhistorique en chassant ce qui fait histoire tout en s'opposant à l'Histoire, voilà de quoi rendre perplexes les vieilles sciences. Michel de Certeau n'en était pas dupe. Mais il me semble fort logique que, afin de cerner et de comprendre le poids d'un objet secondaire tels ceux qui témoignent de la vie quotidienne aux temps du communisme roumain, nous embrassons sa perspective. Les objets (les textes, les documents, les écrits) de la vie intime (dont les archives de la famille d'intellectuels que j'étudie regorgent) témoignent de la résistance, qui est justement une « microrésistance », au diktat du Pouvoir communiste. Ces archives me permettent d'accéder à une intimité construite d'éléments mineurs, en marge d'une vie publique surveillée – d'une « intimité publique », en quelque sorte, où vivre « sous le temps »⁸ était monnaie quotidienne, sans toutefois signifier (d'où les microrésistances en question) se soumettre aux temps qui couraient.

Ioana et Liviu Petrescu ont eu une ample correspondance, étant obligés à passer de longues périodes loin l'un de l'autre (par ex., quand Liviu faisait son service militaire, en 1963-1964) ; c'était chose connue que les lettres, expédiées par la poste locale, allaient être contrôlées par la *Securitate* – d'où l'attention des correspondants à la construction de leur « intimité publique ». Chacun y projette les scènes d'un futur proche, intime, dont la réalisation trébuche en marge de l'impossible mais qui est, toutefois, un avenir à eux deux, duquel la vie extérieure serait exclue – donc, un futur imaginaire. L'imaginer signifiait effectivement le vivre, dans ce cas, comme scénario projectif opposé au réel : « Si le monde n'existait pas – écrivait Liviu Petrescu à sa jeune épouse – si je pouvais t'élancer de mon bras droit, près de mon épaule, je te sourirai et je te dirai doucement à l'oreille... », ou bien : « Et toi tu resteras indéfiniment ainsi, collée à mon corps, la

⁷ Luce Giard, « Histoire d'une recherche », p. XIV.

⁸ Un cliché fort de la culture roumaine, datant du XVIIe siècle, pose l'individu « sous le temps » (roum. « sub vremi »). Il a connu un grand usage pendant le communisme, surtout pour nommer la dominance indicible exercée par le Pouvoir unique.

tempe sur ma poitrine, le vent nous frapperait, nous pencherait, nous embrasserait, jetterait tes longs cheveux vers mes yeux, je te serrerai à moi et te chuchoterai toujours... »⁹. Le sirupeux de la rhétorique (qui a scandalisé nombre de lecteurs « intellectuels » lors de la publication de ce corpus de lettres : comment un écrivain si raffiné a-t-il pu utiliser un style pareil ?) prouve, à mes yeux, précisément le registre *mineur* dans lequel cette forme littéraire – qui était aussi, et en même temps, une forme de résistance – était offerte et vécue par son expéditeur, ainsi que par la destinataire de la lettre.

En reconstruisant cette « intimité publique », à partir des documents des archives (notamment, des lettres, un journal, des brouillons, des cahiers de notations, des photos etc.), nous trébuchons sur des projections d'une existence humble, mais dont nous connaissons aujourd'hui le caractère absolument fictif. Par exemple, à l'aide de l'historiographie majeure de la période, qui nous apprend combien « l'espace locatif » était promis aux citoyens, mais pas donné (ce qui les obligeait à des actes stratégiques encore plus complexes de microrésistance dans une vie intime « communautaire »...), nous sachons que le rêve d'une maison à eux était irréalisable. Les lettres imaginant un aménagement d'intérieur, nombreuses, projettent toujours la construction d'une intimité (l'intimité d'un couple de jeunes mariés !) avec les moyens pauvres du bord. Comment allaient-ils arranger leur futur espace (leur chambre), comment allaient-ils travailler à leurs projets intellectuels (des doctorats, des romans, des articles...) dans un même espace clos... Dans les lettres, tout cela est possible, probable et, surtout, faisable. L'espace-temps de la lettre, de toute lettre, peut contenir ce que le réel continue à leur refuser. En une reprise ironique du fameux adage de Guy Debord (*La société du spectacle*), selon lequel « Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation »¹⁰, on pourrait dire que, dans de pareilles lettres, tout ce qui ne pouvait pas être directement vécu, l'était – toutefois – *par le biais* d'un texte. La représentation littéraire d'une vie intime était (souvent) à l'époque la seule façon possible de vivre cette intimité. Liviu Petrescu y dessine, pour son épouse, les contours d'un espace avec les verbes au futur (et une pince d'ironie vers la fin, en rêvant non seulement d'espaces impossibles, mais d'objets aussi, pour les meubler) : « Faisons donc un peu d'ordre dans notre chambre, Ioana. Le sofa est resté, j'y tiens beaucoup. Pendant la journée nous allons le clôre et il occupe très peu d'espace. Et je veux que le fauteuil reste aussi, on le mettra quelque part près de la fenêtre. Ce sera ton fauteuil ; tu y liras le soir – Ioana, dommage que nous n'aurons pas un balcon. Donc – le fauteuil près de la fenêtre, où se trouvait auparavant le chiffonnier. La bibliothèque pourra rester à sa place, nous allons

⁹ *Correspondența intimă Ioana Em. Petrescu – Liviu Petrescu (1961-1978)* [*La correspondance intime Ioana Em. Petrescu – Liviu Petrescu (1961-1978)*]. Édité par Mirela Tomoiagă, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2012, p. 106.

¹⁰ Guy Debord, *La société du spectacle*, 2006, https://infokiosques.net/IMG/pdf/Debord_-_la_Societe_du_Spectacle.pdf, consulté le 4 janvier 2018.

déplacer le chiffonnier près du mur du fond. La chaleur va-t-elle l'abîmer ? Et il semblera de trop dans la chambre. S'il ne nous plaira pas, nous allons le sortir dans le hall et renoncer au lit qui s'y trouve. C'est mieux ainsi. Nous allons mettre le miroir à la place de la radio, et une télé ira à sa place (Tu diras à ma mère que je ferai un énorme scandale si elle continue d'ajourner l'achat de notre cadeau de mariage !). Ou – mieux – la télé et le téléphone au même endroit [...]. Et la table sous la lampe. Ça ira, pour le moment. [...] Le tapis, je ne l'aime pas, il est vieux et les pieds ne s'y enfoncent pas du tout. Et je veux m'y assoir, à tes pieds, tu seras dans le fauteuil et tu joueras avec mes cheveux. Ah, une fourrure d'ours blanc serait fantastique à la place ! Si le père d'Hannibal – César – vivait encore, il pourrait nous en offrir une. Ioana, est-ce que l'on garde le vieux tapis... ? »¹¹. Aux yeux des éventuels lecteurs-voleurs de correspondance, tout cela devenait incompréhensible, donc – inutile, même si exposé en ses menus détails, car la subversion de l'image par l'ironie échappe à une lecture littérale¹². La distinction entre littéral et figuré devient donc, dans ce texte, le point d'appui d'une microrésistance réussie, dans son petit.

Car toutes les microrésistances sont petites. Truismes.

Voyager, s'éloigner, raconter

Habiter, cuisiner, marcher

...Bricoler, braconner, résister

Je me tourne à présent vers un autre corpus de lettres, provenant de la même archive privée : celles que Ioana et Liviu Petrescu ont envoyées à leurs familiers depuis Los Angeles, en 1981 – 1983. Récemment édité en son entier¹³, il est un document privilégié pour ma recherche. La vie aux Etats-Unis de ce couple d'intellectuels roumains est racontée effectivement au jour le jour, dans de longues épîtres, mais cette tranche de leurs vies, ainsi que les lettres elles-mêmes, sont posées, dès le début, sous le poids d'un discours « majeur », en quelque sorte « triplement » dominant, qu'elles subvertissent discrètement.

En premier lieu, installés à Los Angeles avec une bourse Fulbright de Ioana Em. Petrescu, les époux font l'expérience du monde libre (dont le monde roumain de la dernière décennie de Ceausescu était tout aussi différent qu'une autre

¹¹ *Corespondența intimă Ioana Em. Petrescu – Liviu Petrescu (1961-1978)*, p. 161.

¹² Je crois que la différence essentielle entre l'intimité publique construite ainsi, à l'époque communiste, et celle dont on parle aujourd'hui, à l'âge d'internet et de la disparition des frontières entre public et privé grâce aux réseaux sociaux (Mauro Covacich, « La lettura », *Corriere della sera*, 5 juin 2016, <https://www.pressreader.com/italy/la-lettura/20160605/282144995608014>, consulté le 4 janvier 2018) consiste justement dans le manque de perspective ironique de cette dernière. Ce qui Covacich lui reproche, lui aussi, dans les articles auxquels je renvoie ici.

¹³ Ioana Em. Petrescu, Liviu Petrescu, *Scrisori americane (1981-1983)* [*Lettres américaines (1981-1983)*]. Édité par Ioana Bot, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2017.

planète). « The American way of life », les universités, les bibliothèques, la liberté tout court (et toute pesante qu'elle est pour ceux qui n'en ont pas l'habitude)... Mais ils vivent cela pour une période bien (dé)limitée, sachant qu'ils vont rentrer au pays à la fin de la bourse – et que, fort probablement, ils ne vont plus en sortir. En ce qui concerne Ioana Em. Petrescu, morte soudainement en 1990, cela fut d'ailleurs vrai.

Deuxièmement, partir de la Roumanie aux Etats-Unis pour deux ans signifiait se soumettre explicitement/officiallement aux contrôles minutieux et fréquents du Pouvoir communiste (et de sa police secrète, la *Securitate*) : leurs dossiers personnels, leurs lettres (ces lettres mêmes que je commente...), leurs mouvements et ceux de leurs proches allaient être plus ou moins discrètement scrutés, de près ou de loin.

En troisième lieu, leur stage américain allait être soumis à encore une pression, dont les époux ont conservé (illégalement, selon les lois communistes de l'époque) les traces, en photocopiant le contrat qu'ils ont été obligés de signer et de remettre aux autorités roumaines afin de recevoir leurs passeports, en 1981. Selon ce contrat¹⁴, la boursière Fulbright Ioana Em. Petrescu, reconnaissant que son travail (à l'étranger) doit faire profiter à son pays, s'engageait à retenir de sa bourse américaine le montant de 15 USD par jour, pour toutes les dépenses du couple, et de verser le reste aux autorités roumaines. Pour les Petrescu, s'ensuivirent deux années de liberté *et de pauvreté* américaine, dont ils ne pouvaient en aucun cas parler explicitement avec personne. Cette situation économique « étroite » demeure le grand non-dit de leur expérience américaine et c'est elle qui explique leur choix quotidiens (aimer la marche = ne pas payer le bus ; manger peu, être à diète = économiser sur la nourriture ; ficher des livres = ne pas payer des photocopies ; ne pas vouloir rencontrer du monde = ne pas pouvoir dépenser pour une vie sociale plus active etc. etc.).

Trois impositions incontournables et simultanées : ne pas s'attacher aux libertés américaines (car ils ne pourront pas y rester), ne pas critiquer le système communiste (car ils vont devoir y rentrer), ne pas avouer la contrainte financière diabolique (car ils risquent d'être punis) – tout en rassurant les parents laissés en Roumanie que tout allait bien, dans le meilleur des mondes. Pour un habitant de la Roumanie communiste, il était clair dès le début que toute position critique envers le régime roumain, exprimée dans les lettres, pouvait entraîner la confiscation de la correspondance, sinon d'autres représailles plus dures.

Par rapport à cette triple dominance discursive (au sens foucauldien), les lettres (la plupart – écrites par Ioana Em. Petrescu) construisent un mode de vie qui est, surtout, un style de raconter sa vie au quotidien, à l'usage de sa mère, de sa belle-

¹⁴ ...qui concrétisait le *Décret no 233/ 23 décembre 1974*, « concernant certains droits des citoyens roumains qui réalisent des revenus en devises », émis par le Conseil d'État de la République Socialiste de Roumanie.

mère et de ses deux proches amies. L'histoire tissée dans la lettre – la narration de la vie américaine – sert donc ici, comme l'aurait dit Debord, à éloigner le vécu, à en faire un spectacle narratif – le spectacle d'une vie privée, la vie d'un couple d'intellectuels qui rêvent de lire, d'apprendre et d'écrire, d'enseigner et d'échanger des idées avec leurs confrères. La narrativisation de la vie privée (pour les yeux de la famille proche – mais aussi pour les yeux des inconnus qui, à la *Securitate*, contrôlaient la correspondance) permet à Ioana Em. Petrescu d'ordonner un vécu et de lui donner un sens – qui est un sens *autre* (ou « un sens en dépit de ») que celui imposé du haut. Ce faisant, elle s'appuie sur une fonction « atavique » de la narrativité, que Ruth Finnegan définissait, dans une étude séminale, comme il suit : « these personal narrations did function as a form for organizing and not just 'reflecting' their author's experience. [...] it became clear that the tellers found having told their stories satisfying, sometimes surprising and illuminating », car *raconter* signifie « making the world and [...] formulating, ordering and validating personal experience through self-storying... »¹⁵.

C'est à l'aide des lettres, en fait, que les deux intellectuels arrivent à faire de cette expérience (« dure ») de vie à l'étranger une « belle vie », une expérience qui peut enchanter leurs lecteurs. Ces lettres témoignent d'une attitude et arrivent à contourner le(s) discours(s) dominants/imposés, pour y construire des microrésistances. Elles inventent et appliquent, à leur façon, les solutions d'évasion de la limite imposée par l'Histoire aux sujets individuels, au niveau de leur quotidien – les solutions qui se trouvaient à la portée des intellectuels du monde communiste. Leur liste est, certes, infinie, et leur taxinomie – difficiles, sinon impossibles. Mais le corpus discuté ici en contient quelques bonnes concrétisations de cette stratégie « pauvre » de vivre en liberté, de « faire sa liberté ».

Ce faisant, le corpus confirme aussi une position radicale de Michel de Certeau par rapport aux narrations majeures d'une époque, ce que Luce Giard caractérisait comme « son incrédulité vis-à-vis de l'ordre dogmatique que veulent toujours organiser les autorités et les institutions, son attention à la liberté intérieure des non-conformistes, même réduits au silence, qui tournent ou détournent la vérité imposée, son respect de toute résistance, même minime, et de la forme de mobilité que cette résistance ouvre », qui lui a permis de saisir, justement, « des microdifférences là où tant d'autres voient l'obéissance et l'uniformisation »¹⁶.

Les lettres construisent une épopée de la vie intime du couple en Amérique – dans une tonalité en mineur assumée explicitement par Ioana Em. Petrescu, qui y produit, du coup, un éloignement de plus : celui de l'intertexte. Elle dénonce souvent l'épopée héroï-comique dans ses lettres, et cela avec l'appui de toute une

¹⁵ Ruth Finnegan, *Tales of the City. A Study of Narrative and Urban Life*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 181.

¹⁶ Luce Giard, « Histoire d'une recherche », p. XIV.

bibliographie du sujet, qu'elle avait abordé auparavant en connaisseur¹⁷. L'intertexte sert toujours, dans les lettres, de « passeur » pour des idées critiques qui auraient éveillé la vigilance des censeurs : Ioana Em. Petrescu recourt à une figure fréquente de la littérature roumaine du communisme, qui consistait à relire en actualisant (de façon critique) un auteur classique du patrimoine national. L'intertexte fonctionnait comme un cheval de Troie, car les vigilants du Régime n'avaient le plus souvent pas la culture philologique nécessaire pour décrypter le nouveau sens de la citation classique¹⁸. Il s'agit d'un « bricolage » – effectivement, au sens de la mécanique figurale du recours à l'intertexte, on fait un nouveau sens (subversif, fut-ce en mineur) avec des phrases déjà dites/connues. Mais, au sens des microrésistances que théorisait Michel de Certeau, ce bricolage prend les implications du « braconnage » d'une économie culturelle existante : il fait ce qu'il ne devrait pas faire, il entre dans les territoires (du sens) qui lui sont interdits par la loi etc. Il témoigne non seulement de procédures de la créativité quotidienne, il implique aussi une dimension éthique de cette créativité, qui se réalise contre le diktat du pouvoir en place. Le défiant. Sa visée est de transmettre un sens et de poser une liberté expressive de l'individu, tout en mettant en cause les hiérarchies d'un monde.

Là où « bricoler » est un terme qui s'ouvre vers les pratiques, nous lui préférons, pour caractériser les microrésistances de ces lettres, celui de « braconner », qui ajoute justement cette implication éthique du geste créateur en mineur. Pour Michel de Certeau, « Le quotidien s'invente avec mille manières de braconner »¹⁹, et il est le fruit des actions des « usagers [...] dominés (ce qui ne veut pas dire passifs ou dociles) »²⁰.

Le « braconnage » s'aligne, dans ces lettres, sur trois axes thématiques, qui rencontrent de manière surprenante les découpages du quotidien des études de Michel de Certeau : *marcher dans la ville* (de longs passages racontent leurs visites à Washington, leurs marches à travers Los Angeles et autres petites villes de la côte Pacifique), *habiter* (louer un appartement minable – les prix ! – et y construire une intimité vivable est un leit-motif de la correspondance), *cuisiner* (véritable anti-talent, Ioana Em. Petrescu doit aussi économiser sur la nourriture, dans la foulée – une ressource inépuisable de scènes héroï-comiques dans son « épopée »). *Vivre*, quoi. Ce sont autant de « points forts de la culture ordinaire », celles qui « réclament autant d'intelligence, d'imagination et de mémoire que des

¹⁷ Sa thèse de doctorat portait sur une épopée roumaine des Lumières, et avait été publiée, sous le titre *Ion Budai Deleanu și eposul comic [Ion Budai Deleanu et l'épos comique]*, en 1974.

¹⁸ J'ai eu l'occasion d'étudier ce recours à l'intertexte en citant des vers du poète national roumain, Mihai Eminescu, in *Eminescu și lirica românească de azi [Eminescu et la lyrique roumaine d'aujourd'hui]*, Cluj-Napoca, Dacia, 1990.

¹⁹ Luce Giard, « Histoire d'une recherche », p. XXXV.

²⁰ *Ibidem*.

activités traditionnellement tenues pour supérieures, comme la musique... »²¹. *Vivre*, donc utiliser les produits (culturels) existants ou accessibles pour en faire quelque chose d'autre, de périssable (du point de vue du réel ou ils s'inscrivent) mais aussi d'acceptable (d'un point de vue éthique, qu'ils posent – en mineur, comme je ne cesse de le souligner...). La microrésistance se construit ainsi sur le mode individuel de la réappropriation.

La vie « américaine » des époux Petrescu se passe, dans son intimité quotidienne, que les lettres donnent à voir, surtout à l'aide de ce genre d'opérations avec des biens existants. Du pot de mayonnaise utilisé comme vase de fleurs aux « luxueux » cadeau d'une cire à chaussures qu'ils s'offrent pour une fête, on a l'impression qu'aucun objet n'est utilisé uniquement pour sa destination initiale, « officielle ». La description de leur premier appartement diffère légèrement d'une lettre à l'autre : on épargne à la mère ce qu'on confesse aux amies. Mais, toutefois, dès la première esquisse de cet espace, pratiquement tout ce qui le compose a un usage détourné, incomplet, *autre*. Toutefois, chaque élément est utile à l'ensemble : « 'Appartement' signifie pour nous 'one bedroom', donc : une chambre à coucher (lumineuse), la salle de bain et le salon où se trouve, selon le système local, la cuisine. J'ai un frigo, une machine à gaz, de l'eau chaude tout le temps, donc cuisiner n'est pas un problème. Nous avons été dotés de draps de lit et de vaisselle par l'extraordinaire générosité d'une collègue qui nous a tout prêté. Je ne veux pas penser à ce qui aurait signifié les acheter : nous avons acheté seulement deux casseroles qui ont coûté 8 dollars. Avec le temps, nous allons acheter aussi des services en plastique, qui sont très bon marché et ont un air bien. Pour le reste, l'ameublement est à la limite (inférieure) de la modestie, mais un lit, 3 tables de café, une table de nuit, une commode, une table avec 4 chaises (de deux modèles différents), deux fauteuils et un sofa – que je n'ai pas eu le plaisir de connaître un autre plus cassé, ni d'essayer au prix de mes os, de ma vie entière – nous en avons. Nous avons aussi un téléphone... »²². Toujours à propos de ce décor premier et médiocre : « je pourrai – écrit Ioana Em. Petrescu – immortaliser dans le mode héroï-comique le sofa qui m'a remplie de bleus (au sens propre du terme), les rideaux trop petits, la moquette trouée et ainsi de suite. Mais, petit à petit, je vais les faire habitables »²³. Et, pour conclure ce tableau, elle insiste et explicite l'autre visée, que le décor n'arrive jamais à oblitérer, de leur expérience américaine : « L'essentiel est ce que je peux lire ici, ce que je peux voir et ce que je peux – immense – apprendre »²⁴.

²¹ Luce Giard, « Arts de nourrir », in Michel de Certeau, Luce Giard, Pierre Mayol (éds.), *L'invention du quotidien, 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, 1994, p. 214.

²² Ioana Em. Petrescu, Liviu Petrescu, *Scrisori americane*, p. 24 (cette lettre est écrite par Ioana Em. Petrescu).

²³ *Ibidem*, p. 35.

²⁴ *Ibidem*.

La stratégie du braconnage est appliquée consciemment – et de façon programmatique. Les préparatifs pour leur premier Noël américain permettent de réunir, dans les narrations des lettres, plusieurs axes thématiques en une seule image d'un quotidien pauvre (matériellement) mais parfaitement adapté à la spiritualité de la fête. L'ironie du ton n'en atténue pas les contours dramatiques : « Noël vient, donc, de passer. Je t'annonce que nous avons même un sapin pour l'occasion : des amis nous ont amené une branche de sapin que j'ai mise dans un pot de Real Mayonnaise, superbement drapé en feuille d'aluminium pour les rôtis. En dehors du bien-nommé aluminium, j'ai dépensé quelque 2 dollars pour des étincelles et 4 pour des globes – et avec ça nous avons décidé que nous nous sommes fait le cadeau pour Noël et pour nos anniversaires respectifs. C'est une saison de fêtes qui nous ruinent un peu – quoique ce soit très joli. Je me suis lancée dans des performances socio-culinaires absolument mémorables, en appliquant pour l'équilibre financier, la recette ancestrale : banquet – avec invités, carême – sans. Sais-tu que je commence à refaire mon ancienne silhouette ? Si Dieu m'épargne une maladie (jusqu'ici tout va bien), et je ne dois plus me gonfler de Prednison, tu me verras souple comme tout à mon retour. Ma seule préoccupation est que Liviu est déjà un brin trop souple pour mon goût... »²⁵.

Conclusion : une visée peut cacher une autre

Les opérations auxquelles les objets sont soumis – et qui sont ré-projetées par la suite, par le fait d'être racontées dans les lettres – sont en fait autant de mouvements ayant « les trajectoires non pas indéterminées, mais insoupçonnables »²⁶ par rapport à leurs fonctions initiales. Les lettres des époux Petrescu – exemplaires en leur genre et pour leur contexte historique et politique – pullulent littéralement d'exemples mineurs, discrets, de ce genre de « braconnages ». Suivre leurs mouvements dans le menu détail signifie accéder à (et reconstituer pour le lecteur d'aujourd'hui, auquel l'observation de l'accès à l'eau chaude, au robinet, tout le temps, ait sans doute fait effet de redondance...), accéder donc à des microrésistances ayant servi à tisser une toile du quotidien non-héroïque, mais au défaut duquel même le plan héroïque, des fois, aurait eu du mal à se poser. Ce sont les objets privilégiés, jadis, par la visée des recherches de Michel de Certeau, quand il disait vouloir « suivre quelques-unes des procédures – multiformes, résistantes, rusées et têtues – qui échappent à la discipline sans être pour autant hors du champ où elle s'exerce, et qui devraient mener à une théorie des pratiques quotidiennes, de l'espace vécu... »²⁷. Notre besoin d'étudier le communisme (roumain) doit, peut-être, autant se tourner vers des archives

²⁵ *Ibidem*, p. 69 (lettre par Ioana Em. Petrescu).

²⁶ Luce Giard, « Histoire d'une recherche », pp. VII-VIII.

²⁷ Michel de Certeau, *L'invention du quotidien, I. Arts de faire*, p. 146.

mineures (et leur reconnaître l'importance qu'on leur doit) que relire et mettre à l'épreuve une bibliographie de l'anthropologie urbaine post-foucauldienne, dont les fondateurs n'imaginaient pas, sans doute, l'utilité historique que nous pourrions lui trouver, dans ce nouveau millénaire.

BIBLIOGRAPHIE

- BOT, Ioana, *Eminescu și lirica românească de azi [Eminescu et la lyrique roumaine d'aujourd'hui]*, Cluj-Napoca, Dacia, 1990.
- Correspondența intimă Ioana Em. Petrescu – Liviu Petrescu (1961-1978) [La correspondance intime Ioana Em. Petrescu – Liviu Petrescu (1961-1978)]*. Édité par Mirela Tomoiagă, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2012.
- COVACICH, Mauro, « La lettura », *Corriere della sera*, 5 juin 2016, <https://www.pressreader.com/italy/la-lettura/20160605/282144995608014>, consulté le 4 janvier 2018.
- DE CERTEAU, Michel, *L'invention du quotidien, 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- DE CERTEAU, Michel, Luce GIARD, Pierre MAYOL, *L'invention du quotidien, 2. Habiter, cuisiner*, Paris, Gallimard, 1994.
- DEBORD, Guy, *La société du spectacle*, 2006, https://infokiosques.net/IMG/pdf/Debord_-_la_Societe_du_Spectacle.pdf, consulté le 4 janvier 2018.
- FINNEGAN, Ruth, *Tales of the City. A Study of Narrative and Urban Life*, Cambridge Univ. Press, 1998.
- HUMEROSE, Alan, « Dock en stock », in Alan Humeroze (éds.), *Le vertige des réserves*, Nyon, Glénat, 2007.
- MACE, Marielle, « Disponibilités littéraires : la lecture comme usage », *Littérature*, 2009, 155, pp. 3-21.
- PETRESCU, Ioana Em., PETRESCU, Liviu, *Scrisori americane (1981-1983) [Lettres américaines (1981-1983)]*. Édité par Ioana Bot, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2017.
- TOMOIOAGĂ, Mirela, *O poetică a corespondenței intime în literatura română a sec. al XX-lea [Une poétique de la correspondance intime dans la littérature roumaine du XXe siècle]*, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2012.

INSTANCES OF MICRORESISTANCES AND OTHER POACHING STRATEGIES

(Abstract)

The present study is the outcome of research I've been conducting over the past ten years on the archives of a family of intellectuals (D. Popovici – Ioana Em. Petrescu – Liviu Petrescu, former professors at the University of Cluj, as well as reputed writers). The archives, brought under public ownership, document essential areas of daily life in communist Romania, the circulation of ideas and books in a closed world, etc. I intend to reflect on the ways such intellectuals countered the discourse of Power with the daily constructs of a subversive and antiheroic "microresistance". Confronted by the impositions of communist dictatorship, they would find resources to put up a semblance of "public intimacy". By their attempt to locate themselves constantly outside the statutory context, they provide a good example of "low-key life", consisting of materially poor

elements (both figuratively and literally). Ioana and Liviu Petrescu's correspondence, recently edited, supplies the texts to support such reconstruction.

Keywords: letters, microresistance, practice of everyday-life, Ioana Em. Petrescu, Liviu Petrescu, Michel de Certeau, communism.

MICROREZISTENȚE ȘI ALTE BRACONAJE

(*Rezumat*)

Studiul de față este rezultatul unor cercetări pe care le întreprind, în ultimii 10 ani, asupra arhivelor unei familii de intelectuali (D. Popovici – Ioana Em. Petrescu – Liviu Petrescu, foști profesori ai Universității din Cluj și scriitori renumiți) care au trecut în proprietatea statului român, și care permit documentarea unor capitole esențiale ale vieții cotidiene în România comunistă, ale circulației ideilor și cărților într-o lume închisă etc. Îmi propun acum să reflectez asupra modurilor în care asemenea intelectuali opuneau discursului Puterii construcțiile cotidiene ale unor „microrezistențe” subversive și antieroice. Față cu impozițiile dictaturii comuniste, ei găseau resursele de a construi scenariile unei „intimități publice”. Căutând să se situeze mereu în exteriorul contextului impus, ei dau un bun exemplu de „viață minoră”, construită din elemente sărace sub aspect material (la propriu, și la figurat). Corespondența soților Ioana și Liviu Petrescu, editată recent, oferă textele de sprijin pentru a o reconstitui.

Cuvinte-cheie: scrisori, microrezistențe, antropologia cotidianului, Ioana Em. Petrescu, Liviu Petrescu, Michel de Certeau, viață cotidiană în comunism.